Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 5 (1917)
Heft: 22

Artikel: Un héraut de la justice
Autor: Humbert, Paul
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379979

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UN HÉRAUT DE LA JUSTICE (*)

Toutes les soumissions d'esclaves du monde ne valent pas un beau regard d'homme libre.
PÉGUY *(Mystère des saints innocents).*

Voltaire, ce malicieux et malveillant lecteur des Ecritures, a fait l'éloge d'un personnage biblique au moins : le prophète Amos. Eloge que l'irrévérence du ton souligne d'ailleurs : « ce gaillard d'Amos est capable de tout ! » (1) Retenons ce propos du sage de Ferney, aussi bien constaterez-vous, je l'espère, que, capable de tout, Amos est homme à dire à notre génération même des vérités étrangement actuelles.

Reportons-nous en plein milieu du VIIIe siècle avant notre ère, aux alentours de l'an 760. Nous voici dans le royaume d'Israël ; le trône est occupé par Jéroboam II, l'énergique prince qui avait rendu au royaume du Nord un lustre inconnu sous ses prédécesseurs immédiats, augmentant et consolidant à la fois les limites du territoire national. Au point de vue économique aussi c'est une ère de prospérité et les conditions de la politique orientale sont momentanément propices. A l'extérieur le petit état israélite est respecté et, à l'intérieur, la richesse et le luxe se développent grâce à la paix. Cependant, loin à l'horizon, pointe déjà le péril assyrien.

(*) Leçon inaugurale du cours d'exégèse et de critique de l'Ancien Testament faite à l'Université de Neuchâtel le 9 novembre 1916.

(1) Cité par FRANCIS DE PRESSENSÉ, *Le cardinal Manning*, p. 298.

D'illustres dates s'inscrivent d'autre part dans l'histoire universelle : en 776 s'ouvre la première olympiade et Romulus fonde Rome en 754 (?). C'est alors aussi que vécut cet Amos qui fait partie du patrimoine éternel de l'humanité.

Qu'était cet homme ? Que fut son œuvre ? Le temps dont je dispose n'autorise naturellement qu'une esquisse de sa personnalité ; il faut renoncer à tracer ici un portrait fouillé de sa noble figure.

Et d'abord, avant l'œuvre, l'homme lui-même. Autant dire d'emblée que nous en savons très peu de chose. Il sort brusquement et pour peu de temps de la nuit de l'inconnu et rentre bientôt dans les ténèbres où nous perdons sa trace.

Il est Judéen, pur campagnard, et sa langue incisive et savoureuse a souvent l'accent du terroir (cp. IV, 1). A lui aussi s'applique ce que Renan disait de Jésus : « Il resta toujours près de la nature ». (1)

Il habite à Teqoa, à quelques kilomètres au sud de Bethléem, sur une hauteur d'où l'on aperçoit à l'est la tache bleue de la Mer Morte (2). Contrée pauvre et rocailleuse, paysage de buissons épineux et de pâturages où ondoient d'immenses troupeaux de moutons (3). Lieux où le pâtre lentement passe et repasse, voyageur éternel, rêveur solitaire, en muet tête-à-tête avec l'immuable Nature. Loin à la ronde aucun autre être humain. Les esprits ou les dieux, seuls, murmurent à son oreille, et, sur son âme soulevée, passe un religieux frisson. Simplicité des mœurs, existence dépouillée, vie monotone et grandiose où l'homme et la divinité ont d'ineffables rencontres.

(1) RENAN, Vie de Jésus (1863), p. 39.

(2) HASTINGS, *Dictionary of the Bible*, vol. IV, art. Tekoa.

(3) Comme le disait déjà JÉRÔME : « quia humi arido atque arenoso nihil omnino frugum gignitur, cuncta sunt plena pastoribus, ut sterilitatem terrae suae compensent pecorum multitudine ». (Prologue de son commentaire sur Amos).

Lui-même est un de ces pâtres, il garde des moutons (1); à serrer de près le sens des termes hébreux, on apprend que les moutons commis à ses soins étaient d'une race de choix, bêtes à courtes cuisses et à face repoussante mais fournissant une laine de qualité excellente (2). Il a les mains grasses de cette laine; ses soucis sont vulgaires : c'est la tonte des troupeaux, leurs maladies, leur reproduction.

Pour varier, il pince des sycomores (VII, 14), une sorte de figuier dont les fruits sont abandonnés aux pauvres gens; pour que ce fruit mûrisse et devienne mangeable, il faut y pratiquer des incisions (3) : voyez-vous Amos juché sur un sycomore dont il entaille délicatement les fruits! Vie obscure, terre-à-terre, combien modeste, mais où, somme toute, on gagne sa pitance et conserve sa farouche liberté. Ainsi se passe le temps du berger Amos; les mois, les ans se succèdent, toujours il pousse devant lui ses troupeaux. Nul souvenir ne nous a été conservé sur cette période de sa vie : sans doute ne fut-elle marquée par aucun fait saillant. Quelques allusions insignifiantes en soi, quelques scènes que le prophète évoque par hasard laissent deviner quels épisodes interrompaient la chute lente des heures : il tonne,

(1) Il faut, d'après I, 1, corriger à VII, 14 בּוֹקֵר (bouvier) en נוֹקֵד (pâtre). Quant à נוֹקֵד, il désigne manifestement ici un simple berger et non pas un grand propriétaire de troupeaux. Cp. à ce sujet les observations si judicieuses de HARPER (*International Critical Commentary*) *Amos and Hosea*, p. 3.

(2) Pour cette nuance spéciale du mot נוֹקֵד cp. le sens de la racine en assyrien et en arabe.

(3) Il s'agit peut-être de la caprification des figues. On en trouvera une description intéressante dans TOURNEFORT, *Relation d'un voyage du Levant fait par ordre du Roy* (Lyon, 1727), t. II, p. 23-26. Cp. aussi BREHM, *Les insectes* (édition française) t. II, p. 219. Voyez aussi sur ce sujet PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopädie der klassischen Altertumswissenschaft*, art. « Feige ». t. VI, p. 2100-2151. Le terme employé par Amos בּוֹלֵס, ne se retrouve nulle part ailleurs dans l'Ancien Testament. L'interprétation ci-dessus se fonde sur le sens de cette racine en arabe et en éthiopien. En arabe, par exemple, le substantif *balas* désigne « le fruit du figuier quand il est à *maturité* ». (Cp. DJEMALEDDIN MOHAMMED IBN MOKARRAM, *Lisân el-'Arab*, t. VII, p. 328, 329).

c'est la grande voix de Dieu (I, 2; cp. Ps. XXIX); minute auguste où, toute vie extérieure se suspendant, l'émotion s'empare de l'homme chétif qui, soudain, a le sentiment d'une présence... Accidents plus banals : un lion rugit dans les fourrés à l'approche du troupeau (III, 4) ; un ours attaque le passant solitaire (V, 19); une morsure de serpent (V, 19); une brebis qui s'égare et dont un fauve ne laisse qu'un lambeau d'oreille ou un bout de tibia que le berger rapporte tristement à son maître comme pièces à conviction (III, 12). L'été, le manque d'eau se fait parfois sentir (IV, 7), le sombre nuage des sauterelles jette son ombre sur les campagnes (IV, 9); et, quand le temps semble trop long, Amos tend des pièges aux petits oiseaux...! (III, 5) Tout autant de souvenirs qui se gravent dans la mémoire du pasteur. Quant à son caractère, à ses sentiments intimes, à sa vie intérieure pendant cette phase de son existence, la tradition ne nous en a conservé aucun souvenir.

Voilà la substance si impersonnelle de la vie d'Amos, cette humble vie pareille à celle de millions d'autres Orientaux, médiocre s'il en fut, et en marge de la civilisation. Il répète les gestes éternels des peuples pasteurs et se perd dans la neutre confusion des races sans histoire.

Mais brusquement la brume anonyme se déchire, sa figure se profile au plein jour de l'histoire et son masque individuel s'esquisse avec un saisissant relief. Pour nous renseigner à cet égard nous n'avons qu'un court et maigre fragment biographique (VII, 9-17) qui porte d'ailleurs le cachet du témoin oculaire. Le début de ce texte est malheureusement mutilé mais reste suffisamment clair :

> Les hauts-lieux d'Isaac seront dévastés,
> Les sanctuaires d'Israël seront détruits
> Et je me dresserai l'épée en main contre la maison de Jéroboam!

Cette parole sort de la bouche d'Amos. Alors, raconte le biographe inconnu, « Amazia, le prêtre de Béthel, envoya dire à Jéroboam, le roi d'Israël : Amos conspire contre toi

au sein même de la maison d'Israël : le pays ne peut tolérer tous ses discours, car voici comment parle Amos : Par le glaive mourra Jéroboam et Israël sera déporté loin de son pays ! »

Voilà donc le pâtre solitaire et ignoré mué soudain en un lutteur au geste violent, au verbe passionné et inspiré. Le théâtre où il se meut n'est plus ce désert où l'homme vit comme en dehors de la société ; c'est une terre historique, un des lieux saints de l'Orient classique : Béthel, sanctuaire princier du royaume d'Israël. Ce n'est plus la paix des campagnes judéennes, c'est la populace bruyante ; ce n'est plus Amos le pâtre, c'est Amos le prophète, qui, d'une voix stridente, maudit le sanctuaire national et jette l'anathème contre la maison régnante. Il a quitté le silence et la solitude, l'homme aux mœurs patriarcales ; inquiétant trouble-fête, il se mêle aux affaires humaines et affronte les plus puissants et les plus respectés de son peuple. Jadis compagnon des moutons bêlants et stupides, il a maintenant pour auditeurs le prince et toute sa nation. Jadis bouche close, il censure maintenant sans trêve. Il harangue les masses, vrai prédicateur populaire, porte-parole du Dieu austère des Pères au désert, de ce Yahvé au nom duquel il condamne une civilisation dégénérée, une religion mondanisée. Le scribe anonyme le campe dans l'attitude d'un révolutionnaire qui brave les pouvoirs publics et trouble l'ordre établi. Pour lui résister, il ne faut rien de moins que le grand-prêtre en personne, et quel tragique et émouvant conflit : le sacerdoce et la prophétie aux prises. D'un côté Amazia, le haut fonctionnaire, le chef de l'Eglise d'Etat recourant à la cabale et à la force pour réprimer le novateur ; le grand dignitaire de la religion officielle s'appuyant sur le bras séculier pour expulser Amos du sanctuaire et du royaume : « Décampe bien vite, s'écrie-t-il, visionnaire, au pays de Juda ! c'est là qu'il te faut manger ton pain, là qu'il te faut prophétiser ! » (VII, 12). De l'autre côté c'est Amos, profondément laïque, seul contre tous, et qu'accable le mépris : « visionnaire », lui crie-t-on, le

taxant ainsi d'halluciné dont la raison a sombré dans l'enthousiasme extatique et ne donne le jour qu'aux vaticinations les plus échevelées. Il est couvert d'ironies, renvoyé à sa terre natale où l'on sait bien qu'il aura tantôt aux lèvres l'amère saveur du « nul n'est prophète en son pays ! » Il est outragé : n'insinue-t-on pas que l'intérêt sordide lui dicte ses oracles. Amos ! le chef suprême de l'Eglise fait de toi un de ces parasites de la crédulité populaire que l'Orient a toujours connus, thaumaturges sans scrupules, mendiants à l'affût des charités prises au piège de leur don de seconde vue, devins aux prophéties abracadabrantes, déments ou simulateurs. Prophète ! un prêtre fait de toi un de ces charlatans, de ces baladins du mysticisme que rencontre le Lucius d'Apulée (1) et dont le délire divinatoire s'apaise à mesure que tombent dans leur sébille les pièces de cuivre ou d'argent.

Voilà à quoi le pontife et la foule docile réduisent le pauvre hère. Mais écoutez sa confession et voyez comme, d'un coup, il se relève et prend figure pour l'éternité, figure d'apôtre nimbé de gloire :

Amos répondit à Amazia :
Prophète ne suis,
Ni fils de prophète !
Berger (2) je suis,
Et puis pinceur de sycomores !
Yahvé m'a pris de derrière mes brebis,
Et Yahvé m'a dit : va prophétiser contre mon peuple d'Israël ! (3)
(VII, 14, 15)

Quelle objectivité triomphante dans cette réponse : deux métiers au moins assurent son pain et garantissent sa sauvage indépendance. Ensuite, oui, il est un prophète, mais non, comme on l'entendait alors, un extatique dont l'inspi-

(1) APULÉE, *Métamorphoses*, l. VIII.

(2) Lisez נוֹקֵד au lieu de בוֹקֵר. Cp. I, 1 et VII, 15.

(3) Je m'inspire partiellement de la traduction de RENAN, *Histoire d'Israël*, II, 437.

ration est due à des moyens artificiels ; il n'a pas davantage été contagionné par la névrose prophétique dans une de ces guildes qui rappellent les cercles des derviches hurleurs. Tout cela c'est l'excitation grossière de la chair, lui, il est l'organe de l'esprit ; cela, c'est la parodie pathologique du prophétisme, tandis qu'il en est la santé et la vie ; ceux auxquels on l'assimile se sont eux-mêmes institués prophètes, mais lui, Dieu même l'a choisi comme son ambassadeur. La divinité n'est point derrière ses prétendus confrères, héritiers de ce prophétisme syrien plus ou moins orgiastique. Lui seul est un vrai prophète, un authentique représentant du yahvisme israélite, et la dignité de son ministère est fille de sa divine origine. Jadis berger sans gloire à Teqoa, aujourd'hui voix de Dieu même. Tel est le rôle qu'il assume désormais sur la scène de l'histoire humaine.

De ces ténèbres à cette éclatante lumière, comment donc a-t-il pu passer ? comment le gardien de moutons renaît-il prophète ?

Etant donné le néant de nos informations sur la psychologie d'Amos antérieurement à sa vocation prophétique, il est impossible de retracer dans le détail le travail intérieur qui s'opéra dans son âme et fit de lui un prophète. Les faits à nous connus — faits auxquels seuls l'historien doit faire appel — ne laissent apercevoir que l'allure générale de cette révolution et voici le seul écho qu'Amos lui-même nous transmette de cette crise psychologique (III, 3-8).

Après avoir illustré en brèves paraboles le principe de causalité qu'on constate partout dans la Nature et dans l'Homme, démontrant ainsi qu'à chaque effet il y a une cause correspondante, Amos applique ce principe à son cas personnel dans un de ses plus émouvants oracles. La conclusion qui se dégage alors, c'est qu'il ne s'est pas improvisé prophète, qu'il a reçu vocation d'En-Haut et que cette vocation est irrésistible, car elle procède de ce tréfonds de l'âme où, dans une expérience mystique ineffable, le divin se saisit de l'humain :

Deux hommes font-ils route ensemble
Sans se connaître ? (1)
Le lion rugit-il dans la forêt
Sans qu'il y ait une proie ?
Le jeune lion fait-il retentir sa voix dans son antre
Sans avoir [rien] pris ?
Le passereau tombe-t-il par terre (2)
Sans qu'un projectile (3) l'ait atteint ?
Le filet se relève-t-il du sol
Sans être en train de prendre quelque chose ?
La trompette résonne-t-elle dans une ville
Sans que les gens soient alarmés ?
Arrive-t-il un malheur dans une cité
Sans que Yahvé en soit l'auteur ?
Le lion a rugi : qui ne craindrait ?
Yahvé a parlé : qui ne prophétiserait ?

Confession de son âme la plus intime, aveu de ses expériences les plus cachées, assurance glorieuse d'être le héraut de Dieu, écho de l'effroi qui s'empare de celui qu'élit la divinité. Bienheureuse douleur de celui qui ne peut se soustraire à l'emprise de l'esprit divin. Volonté anéantie, absorbée dans celle de Dieu ; et, en même temps, naissance de la personnalité sacrifiée à une vie nouvelle. Quelle démonstration magnifique de l'efficace toute-puissante de la religion qui tire l'homme de son obscurité et l'appelle à la liberté, la force, la lumière et la vie.

De cette hauteur, toute grandeur humaine s'évanouit : qu'est-ce qu'un grand-prêtre, qu'un roi, qu'une autorité de la terre ? La voix prophétique s'enfle, annihile toute résistance et, au pontife qui le brave, l'inspiré jette cet oracle implacable :

Ta femme fera métier de fille publique,
Tes fils et tes filles périront par le glaive,
Ton champ sera partagé au cordeau,
Et toi, sur une terre impure tu mourras (4) !

(1) Lisez נוֹדְעוּ au lieu de נוֹעֲדוּ

(2) Om. au v. 5 *a* le mot פַּח. Om. également le v. 7 qui est une glose.

(3) Le terme hébreu désigne peut-être un boomerang.

(4) La menace suivante, dont le caractère collectif contraste avec l'accent individuel de ce qui précède, est vraisemblablement inauthentique.

Sur quoi Amos disparaît de la scène de l'histoire ; le rideau du mystère se tire de nouveau sur sa vie. Sa destinée est vraiment grande : il sort des ténèbres, il brille quelques instants, il rentre dans les ténèbres pour jamais. C'est dans toute sa force qu'il s'en va, et sans que nous connaissions de lui ce que le grand Bossuet appelait ces « restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint ». Qu'importe d'ailleurs l'oubli qui se fait sur son nom : son œuvre demeure, dominant le flot des âges.

Son œuvre ? Elle nous est connue grâce aux oracles rassemblés dans le recueil d'Amos et bien des aspects mériteraient d'en être relevés ; mais il en est un qui les éclipse et les résume tous : il fut l'incomparable héraut de la Justice et, malgré près de vingt-sept siècles qui nous séparent de lui, il vaut aujourd'hui encore la peine d'ouïr le témoignage du Théqoïte qu'avec sa charmante superficialité Renan qualifiait de « journaliste intransigeant » et de « patron des publicistes radicaux ». (1)

Pour situer en pleine réalité concrète de l'histoire l'œuvre d'Amos, il faut d'abord déterminer à quels auditeurs ce héraut s'adressait, quels contradicteurs il avait en face de lui. « Va prophétiser contre mon peuple d'Israël ! » (VII, 15), voilà le mot d'ordre, d'une éloquente concision, que Dieu lui avait donné lors de sa vocation ; c'est là désormais son programme.

Conscient de sa force (2), le peuple israélite vivait à cette date en pleine idylle : nous l'avons déjà dit, c'était alors une ère de prospérité économique et politique dont l'avenir ne ramena jamais plus la pareille. Et, si nous plongeons le regard jusqu'à cette vie religieuse et morale qui est l'expression profonde de la mentalité d'un peuple, que constatons-nous ?

Avant tout une piété où l'élément cultuel et les sacrifices

(1) RENAN, *Histoire d'Israël*, II, 425.

(2) Cp. VI, 12 : « N'est-ce pas par notre force que nous nous sommes emparés de Qarnaïm ? »

jouaient le premier rôle. C'est la religion dans ce qu'elle a de plus extérieur. La prédication d'Amos fait de fréquentes allusions à cet état de choses. Dans cet Orient où la Mecque, Méched, Kerbéla seront plus tard les centres de gravité des foules bigarrées et ardentes des pèlerins, on faisait alors déjà des pèlerinages : on allait à Guilgal, à Béthel, sanctuaires fameux dans tout le royaume du Nord (cp. IV, 4 ; V, 5), comme, dans l'Islam, on se presse aux tombeaux des saints marabouts (1), et comme, dans l'Eglise de Rome, les fidèles partent en procession pour Lourdes et autres lieux élus par la Madone. On franchissait même les frontières nationales et portait sa dévotion jusqu'à Beer-chéba, l'antique métropole du sud judéen. Pour plaire à son dieu, on ne redoutait donc pas les épuisantes fatigues d'un long voyage sur les routes poudreuses et brûlées de l'Orient. Pour plaire à son dieu on multipliait les rites coûteux, le sang des victimes de prix — des bêtes grasses de préférence (V, 21) — coulait à flots, et, non contents de suivre tous les rites prescrits par la coutume séculaire, les Israélites s'imposaient même des dons volontaires, véritables œuvres surérogatoires qu'ils publiaient avec ostentation (cp. Matt. VI, 2 ; Amos IV, 5). On rivalisait de zèle cultuel et la piété dernier-cri substituait aux sacrifices annuels des sacrifices quotidiens (IV, 4) (2). On allait même jusqu'à offrir la dîme de tous ses revenus (IV, 4). C'était fête sur fête (V, 21 ; VIII, 10), et ces cultes pompeux s'accompagnaient de flots d'harmonie, cantiques chantés à pleine voix par la foule dense, musique insinuante des harpes (V, 23). Que de piété publiquement affichée, que d'œuvres étalées devant la divinité... et devant les hommes ! Religion de façade et de gestes où l'homme achète la bonne grâce de Dieu ; piété intéressée et sans écho dans la conscience et le cœur.

(1) Cp. par ex. EDOUARD MONTET, *Le culte des saints musulmans dans l'Afrique du Nord* (1909), p. 34.

(2) Telle est du moins l'interprétation, contestable à vrai dire, de HARPER, *loc. cit.*, ad. Am. IV, 4.

Ce peuple qui remplissait si ponctuellement tous les devoirs extérieurs de sa religion se drapait en outre dans le manteau somptueux de l'élection divine. Il y avait une parole qu'ils aimaient surtout à mettre sur les lèvres de leur dieu et qu'Amos rappelle ironiquement : « C'est vous seuls que je connais parmi toutes les races de la terre » (III, 2). Au fond c'était l'affirmation du principe posé aux origines mosaïques : Yahvé le dieu d'Israël, Israël le peuple de Yahvé ! C'était l'affirmation de la relation intime et unique qui unit Israël et Yahvé ; mais, cette relation, les contemporains d'Amos la concevaient comme une relation de nature et non comme une relation morale. Du dogme de l'élection de leur nation les Israélites concluaient que leur dieu, Yahvé, ne leur devait que faveurs et récompenses, et ils ne concevaient même pas la possibilité qu'un jour ce dieu leur retirât sa protection toujours égale à elle-même. C'était un dogme qui devenait un oreiller de paresse, la source d'un optimisme prématuré et d'une confiance superficielle en l'avenir.

Sacrifices, œuvres rituelles, zèle cultuel, dogme de l'élection nationale, voilà de quoi nourrir l'optimisme des sujets de Jéroboam II ! Au surplus la prospérité du royaume ne venait-elle pas mettre sur tout cela une divine sanction, conformément à cette logique puérile qui proclame que toujours les bons sont heureux, les méchants malheureux, et conclut du bonheur d'un individu à sa correction morale. Voilà donc une nation qui se croit parfaitement en règle avec son dieu, et les événements semblent en effet lui donner raison. Politiquement, économiquement, religieusement, Israël s'estime dans une situation normale et va, dans son orgueilleuse infatuation, jusqu'à se proclamer le premier des peuples (VI, 1).

Mais soudain cette idylle se transforme en une scène de tribunal : Israël est traîné à la barre et un formidable réquisitoire est prononcé contre lui. Par qui ? Par Amos, le prophète sorti du désert parce qu'il s'est senti appelé à pro-

phétiser au nom du Dieu souverain contre Israël. Il darde sur la nation accusée le regard incisif du procureur général et, sans se lasser, étend ses perquisitions à tous les domaines de la vie publique et privée. Surtout il met en vedette l'injustice des Israélites, tant individuelle que sociale. Ce sont alors des censures véhémentes, des oracles embrasés de passion, une lucidité de jugement admirable, des peintures hautes en couleur de l'état moral d'Israël. Le prophète n'a qu'à ouvrir les yeux et à raconter les scènes dont il est le témoin indigné, scènes de la vie orientale saisies sur le vif.

Voici par exemple un oracle (VIII, 4-8) qui nous transporte dans un de ces bazars d'Orient où cohabitent tous les métiers et où se coudoient tous les types humains ; nous descendons dans l'échoppe ténébreuse de négociants en grains. L'ironie de l'accusateur les flagelle aussitôt : Juifs parcheminés et rapaces, telle est leur âpreté au gain que ces fêtes où, de par la coutume religieuse, le négoce chôme leur causent un mortel ennui ; ils ne peuvent attendre la fin de ces interminables dimanches :

> Quand donc, disent-ils, sera passée la néoménie,
> Que nous puissions vendre du grain ?
> Et le sabbat, que nous ouvrions nos comptoirs de blé ?

Puis le prophète poursuit en stigmatisant leur malhonnêteté après leur rapacité : fraudeurs éhontés, ils faussent leurs balances, rétrécissent les proportions des mesures de quantité, augmentent d'autre part le poids de la somme d'argent que l'acheteur devra payer, vont jusqu'à vendre à leurs clients de la criblure de blé, des déchets sans valeur. Est-ce donc là ce qui plaît à Dieu ? C'est Mammon et son culte d'ilotes. Est-ce là ce que Dieu demande d'Israël ?

Ailleurs l'homme de Dieu nous entraîne à Samarie, la capitale, dans une salle d'orgie (VI, 4-6). Ceux à qui il en veut, ce sont ces citadins qu'il déteste de toute son âme de vilain à cause de leur vie molle, facile et artificielle. Il nous

les montre festoyant à la mode de l'étranger, c'est-à-dire couchés sur des divans, languissamment étendus sur des lits incrustés d'ivoire ; des viandes savoureuses paraissent tous les jours sur leur table et, dans leur honteuse ivrognerie, ils boivent à même les vastes cratères où l'on mêle le vin capiteux. Les corps de ces débauchés sont oints d'huiles dont le violent parfum souille les narines des campagnards. C'est une agape avec accompagnement de mélodies car, tel un aède homérique, l'improvisateur (1) fait retentir de sa harpe et de ses chants la salle sonore du banquet. Ces blasés assoiffés d'inédit ne vont-ils pas jusqu'à inventer de nouveaux instruments de musique (2), copiant sans doute des modèles d'Asie-Mineure ou de Grèce. Tout cela c'est ce qu'Amos nomme en sa langue virile « l'orgie des efféminés » (3). Est-ce donc là ce qui plaît à Dieu ? c'est Astarté et son culte voluptueux. Est-ce là ce que Dieu demande d'Israël ?

Les femmes aussi ont leur tour : avec une ironie lourde de trivialité Amos invective les nobles dames de Samarie. « Vaches de Basan ! » crie-t-il à ces élégantes grisées de luxe et de luxure, sensuelles comme des odalisques, femelles lourdes et florissantes comme les plus grasses vaches des plus gras pâturages (IV, 1-3) (4). Mais le prophète laisse aussi entendre que ces jouisseuses au « corps féminin qui tant est tendre, poly, souef », comme dirait Villon, ont un cœur dur et insensible : elles oppriment sans vergogne les pauvres. Leur peau et leurs manières sont délicates, mais

(1) Tel semble bien être le sens du verbe פָּרַט (cp. en arabe *fârit :* l'improvisateur).

(2) Supprimez avec Duhm כְּדָוִיד.

(3) Le substantif מַזְרֵחַ, qui s'applique au collège religieux organisé en vue d'un repas sacré, désigne aussi le festin en l'honneur des idoles, les fêtes lascives, les orgies.

(4) Le pays de Basan était renommé pour ses pâturages (cp. Mich. VII, 14 ; Jér. L, 19 ; Deut. XXXII, 14). On sait d'autre part de quelle faveur jouissent dans les *Mille et Une Nuits*, et ailleurs encore, les femmes aux rotondités accusées...

tous les moyens leur sont bons pour apaiser leur soif de volupté, même l'exploitation éhontée des gens de condition infime et les mauvais traitements à l'endroit des nécessiteux. « Apporte et festoyons ! » crient-elles à leurs maris, d'un ton impérieux, traitant comme des esclaves ces amants dociles (1), exigeant qu'ils se procurent à tout prix de quoi subvenir à leurs dépenses. A lire cet oracle on devine qu'Amos, sobre et frugal, méprise ces filles frivoles et oisives, qu'il hait ces créatures passionnées pour toutes les fêtes de la chair ; lui, le fervent du Dieu juste et saint des Pères au désert, condamne ces adoratrices de la sensualité, ces adeptes d'une civilisation où le seul droit en honneur est celui de la jouissance effrénée.

Mais c'est surtout sur l'injustice sociale qu'Amos a déchaîné sa colère. Il fulmine lorsqu'il entend parler de gens vendus comme esclaves pour n'avoir pas pu payer leurs créanciers (2) :

> Ils vendent le juste pour de l'argent
> Et le miséreux pour une paire de sandales !
>
> (II, 6)

Ce grief qui s'adresse à la généralité (3) des Israélites devait sonner à leurs oreilles comme une étrange nouveauté. Voir un homme prendre, au nom de Dieu, la défense de ces pauvres que chacun s'appliquait à gruger, se pencher vers les humbles et réclamer qu'on leur fasse justice, c'était un geste sans exemple dans l'Orient d'alors.

Ailleurs encore il reprend ce thème :

> Ils changent le droit en absinthe
> Et jettent bas la justice.
> Ils haïssent celui qui rend la justice à la porte,
> Ils ont en horreur celui qui parle avec intégrité.
>
> (V, 7-10)

(1) C'est ironiquement qu'Amos appelle leurs maris leurs « maîtres » (IV, 1).

(2) Cp. Néh. V, 5 ; 2 Rois IV, 1 ; Mat. XVIII, 25.

(3) Le suffixe de מִכְּרָם reprend le terme tout à fait général de « Israël ».

Au lieu d'être une institution salutaire, la justice devient une médecine amère et malfaisante ; loin de respecter le droit, les Israélites haïssent ceux qui les convainquent en tribunal de leurs torts ; les arguments qu'avancent un juge ou un témoin incorruptibles, ils s'en moquent pas mal ! C'est à qui foulera aux pieds les droits des petites gens. Citons un seul cas : les grands propriétaires fonciers exigent des fellahs d'excessives redevances en nature, en blé notamment (v, 11), les réduisant ainsi à toute extrémité. Les juges eux-mêmes donnent l'exemple en condamnant des innocents pour se faire payer de grasses rançons (v, 12) (1). L'insistance avec laquelle le prophète revient sur ce sujet des dénis de justice prouve que c'était là un des principaux déficits de la moralité israélite à cette époque où précisément s'approfondissait l'abîme entre pauvres et riches. Eh bien ! Amos ressent comme un scandale le contraste entre cette conduite inique et la prétention de servir Yahvé ; au fond de sa conscience il avait découvert un Dieu dont la volonté est identique au Bien et dont les exigences vont au Droit et à la Morale, et il ne pouvait admettre que le Droit et la Justice tant privée que sociale fussent bafoués par les adorateurs de ce Dieu. Il prend Dieu au sérieux et sait le droit : alors il se lève et le dit ! Il est seul, peu lui importe. Il dit ce qui brûle son cœur et le dit sans fard parce qu'avec passion. Il est comme le bon chevalier de Dürer, insensible dans sa fermeté d'âme et sa probe vaillance aux embûches du démon et de la mort.

Bientôt son cœur déborde, le réquisitoire se fait plus pressant et l'accusation plus vibrante encore. Leur injustice, ils ne la laissent même pas à la porte du temple : leur culte tend à la saturnale et c'est grâce à des extorsions qu'ils peuvent se payer cette orgie pseudo-religieuse :

> Le fils et son père s'en vont vers la même fille
> Pour profaner mon saint nom.

(1) C'est du moins l'interprétation que VAN HOONACKER donne de ce passage.

Sur des vêtements pris en gage, ils s'étendent (1),
Auprès de chaque autel.
Ils boivent le vin provenant des amendes
Dans le temple de leur dieu ! (II, 7, 8)

Autrement dit, les Israélites s'imaginaient rendre à Dieu un culte agréable en pratiquant la prostitution sacrée à l'imitation du cananéisme ambiant. Comble d'ignominie, le fils et le père adoptent la même hiérodule. Ces « raffinés plus grossiers que des porcs », pour parler comme le *Voyage du centurion* (2), ne renoncent pas à la religion ; ils ont eux aussi leur piété, mais quelle piété ! Ils accouplent sans remords violence, volupté, ivrognerie... et religion. Ils font la religion complice de leur luxure, de leurs rapines aussi : afin de rendre plus moelleux les bancs de pierre ou de bois qui bordent le temple, ils y étendent des vêtements donnés en gage par des débiteurs aux abois et, passée la lascivité dans un coin du temple, c'est un festin bruyant et une beuverie au pied même des autels. Saoûlerie avec du vin extorqué aux pauvres victimes qu'ils ont frappées d'amendes et qui n'ont pu les payer en monnaie.

Ame sur qui la vie n'avait pas mis la lèpre diplomatique mais qui suivait aux impulsions de son courroux, Amos appelle tous ces excès par leur nom. C'est, en lui, l'ancien sentiment israélite du droit et l'instinct du campagnard sain et pur qui s'insurgent contre la civilisation frelatée d'une époque décadente et contre le luxe et les vices de la grande ville. Il s'offusque de ce culte matérialiste offert à un Dieu spirituel et moral ; en lui la religion de l'esprit se dégage douloureusement de la religion de la chair.

Cependant le héraut de la Justice élève plus haut encore sa voix, et son réquisitoire dépasse cette fois les bornes nationales d'Israël. C'est chez les peuples voisins aussi qu'il découvre des violations de la justice : les Damascéniens ont

(1) Il vaut probablement mieux traduire, en supprimant avec les LXX la préposition עַל : « Ils étendent des vêtements pris en gage... »

(2) ERNEST PSICHARI, *Le voyage du centurion* (1916).

fait passer leurs ennemis de Galaad sous ces lourds traîneaux munis par-dessous de pointes, et dont on se servait pour hâcher la paille sur l'aire (I, 3) (1). Les Philistins de Gaza ont pratiqué la traite des esclaves, razziant des populations paisibles et sans défense (I, 6). Les guerriers ammonites ont éventré des femmes enceintes afin d'extirper la race de leurs ennemis (I, 13). Les Moabites ont profané la tombe de leur adversaire le roi d'Edom (II, I). N'est-il pas saisissant de voir ce pauvre berger comprendre, au huitième siècle avant notre ère, que tous les procédés ne sont pas également légitimes, même à la guerre, et qu'il y a des devoirs d'humanité auxquels nous sommes tenus même envers nos ennemis. Remarquons aussi que les crimes auxquels le prophète fait allusion sont des forfaits publics, collectifs et en quelque sorte officiels. Qu'Amos est largement humain ! Comme il se libère des étroitesses de la morale nationale et comprend l'universalité de ces « lois non écrites » dont parlaient les Grecs ! A notre connaissance, le prophète Amos est le premier Israélite qui ait eu cette généreuse intuition d'une morale qui s'impose à tous, sans acception de race ou de langue, que ce soit la paix ou que ce soit la guerre. Son Dieu n'est plus ce vieux dieu israélite des armées, divinité nationale, égoïste et partiale ; c'est un Dieu garant d'une morale universelle. Amos avait cette imagination d'un cœur chaud qui sait se mettre à la place d'autrui ; mais surtout il avait pour les commandements de la loi morale le respect profond qui exclut toute obéissance conditionnelle. Cette hauteur de vues est une des brillantes conquêtes du monothéisme moral des prophètes hébreux. Or c'est la religion qui les orienta vers cette découverte d'une justice internationale : c'est la foi en un Dieu unique et moral qui, pratiquement, réveilla leur conscience et leur arracha des protestations courageuses comme celle du vieil Amos.

(1) Ce passage n'est pas à entendre métaphoriquement comme le voudrait WELLHAUSEN.

Voilà le réquisitoire d'Amos contre son peuple et contre la civilisation de son temps. La notion de la moralité et de la justice de Dieu est le nerf de ce réquisitoire et rejette même à l'arrière-plan la conception spécifiquement religieuse de la divinité. L'idée de la justice et, d'une manière plus générale, l'idée de la réalité morale se sont, chez lui, comme personnifiées en Dieu (1). C'est cette foi vivante en un Dieu juste qui détermine l'angle sous lequel le prophète envisage l'état moral de ses contemporains.

C'est aussi cette assurance que la divinité est un être moral et juste qui dicte à Amos les conclusions de son réquisitoire, conclusions qu'il présente sous leur double aspect négatif et positif. Si brève que soit notre esquisse, il faut cependant relever aussi chez Amos une réaction de l'idéal ascétique du nomade. Pour le yahviste fidèle, adorateur du dieu des bergers nomades, le luxe est une abomination ; aussi y a-t-il chez Amos une protestation passionnée contre les mœurs plus relâchées d'importation étrangère, phénicienne entre autres, contre l'intrusion des modes nouvelles avec leurs raffinements. C'est la lutte d'une conception austère et saine de la vie contre tout ce qui amollit le corps et l'âme : le vin (II, 8, 12), les viandes grasses (VI, 4), les parfums (VI, 6), les sièges rembourrés (II, 8), les divans de prix (VI, 4), la musique moderne (VI, 5), des résidences à la ville et à la campagne (III, 15), les chambres lambrissées d'ivoire (III, 15), les maisons en pierre de taille (V, 11), tout cela excite l'ire du berger. C'est bien lui qui aurait dit avec Pantagruel : « Seulement me deplaist la nouveaulté et mespris du commun usaige » (2) ; ce n'est là toutefois qu'un facteur secondaire de ses diatribes et leur véritable principe c'est la foi au Dieu de la Justice.

Les conclusions d'Amos, disais-je tantôt, sont à la fois

(1) Cp. Cossmann, *Die Entwicklung des Gerichtsgedankens bei den alttestamentlichen Propheten* (1915), p. 26 (Beihefte zur ZAW, 29).

(2) Rabelais, l. III, ch. 7.

négatives et positives : négatives d'abord en ce que toute sa prédication implique le néant de cette religion extérieure qui s'absorbe dans le culte et les sacrifices :

Je hais et méprise vos fêtes,
Je ne puis sentir vos solennités !
Je n'agrée pas vos offrandes (1),
Je n'ai pas d'yeux pour le sacrifice de vos bêtes grasses !
Epargnez-moi le bruit de vos cantiques !
Que je n'entende plus le son de vos harpes !
Mais que le droit jaillisse comme de l'eau,
Et la justice comme un torrent qui ne tarit jamais !
(v, 21-24)

La pratique du droit et de la justice infiniment supérieure à tous les actes d'une dévotion extérieure et qui n'engage pas le cœur, c'est là la note dominante de la prédication d'Amos. Le rite, si coûteux soit-il, n'est rien (iv, 4, 5). D'ailleurs une considération historique vient corroborer le bien-fondé de cette conclusion : en ce siècle de Moïse dont les institutions et les pratiques font loi pour Amos, en ces temps classiques et normatifs parce que c'est l'âge mosaïque et l'âge nomade aussi, à cette époque les sacrifices n'étaient pas encore en honneur dans la religion d'Israël (2) :

Des sacrifices et des offrandes, m'en avez-vous offert
Pendant les quarante ans au désert, maison d'Israël ?
(v, 25)

Remarque historiquement fausse (cp. Ex. xxiv, 4, 5. E. R.), mais où nous saisissons sur le vif la tendance constante des Israélites à auréoler du nimbe de la mosaïcité les croyances et les institutions religieuses possédant à leurs yeux la valeur suprême. C'est à l'idéal du Bédouin qu'Amos se reporte d'instinct et les sacrifices ne sont pour lui qu'un emprunt au paganisme ambiant et aux mœurs des sédentaires.

(1) Supprimez comme glose כִּי אִם תַּעֲלוּ לִי עוֹלוֹת
(2) Cp. Jér. vii, 22, 23.

Néant du culte, des sacrifices, des pèlerinages, des rites, parce qu'avec tout cela le cœur peut être foncièrement mauvais ! Néant aussi du privilège national d'Israël ! C'est ce qu'exprime Amos (II, 3), avec un laconisme piquant d'ironie lorsque, rappelant ce dogme de l'élection nationale cher aux Israélites, il déclare sans ambages que ce dogme en apparence rassurant est le principe sûr d'un châtiment inexorable :

> Vous seuls je connais
> Entre toutes les races de la terre,
> C'est pourquoi je vous châtierai
> De tous vos péchés !

C'est le paradoxe hardi du prophète s'élevant contre une religion naturiste et amorale qui statue entre l'homme et la divinité un lien naturel, indissoluble et nécessaire. « Dieu ne connaît que nous, donc il va nous bénir ! », ainsi raisonnent les Israélites. Et voici le raisonnement d'Amos : « Dieu vous connaît, donc il va s'occuper de vous spécialement et vous châtier comme vous le méritez ! » Certes il y a un lien spécial entre Dieu et le peuple d'Israël, mais c'est un redoutable privilège que celui de l'élection d'Israël, car il est révocable parce que reposant sur des conditions morales. Néant de cette prérogative nationale du moment qu'on l'émascule en la vidant de son contenu moral. Néant de cette confiance béate en l'avenir, néant de cet optimisme officiel : « Je ne connais que vous... donc je vous châtierai ! »

De ses serviteurs Dieu exige une chose : la moralité personnelle :

> Recherchez le Bien et non le Mal !
> Afin que vous restiez en vie
> Et qu'ainsi Yahvé soit avec vous
> Comme vous le prétendez.
> Haïssez le Mal, aimez le Bien !
> Faites régner le droit à la porte !
> (V, 14, 15)

Que reste-t-il donc à Israël ? à quoi doit-il s'attendre pour l'avenir ? C'est ce que le prophète a cherché à montrer à son peuple avec un inflexible courage dans la partie positive de ses conclusions. Que fera Dieu en face d'une humanité livrée à la piraterie de tous contre tous, en face d'une société en pleine anarchie où l'injustice est adorée ? En face d'individus qui grimacent la piété sans en vivre la réalité, en face d'une religion officielle indifférente aux mouvements intérieurs des âmes, restera-t-il passif ? Le Dieu qui s'était révélé à Amos était un Dieu moral et juste d'une part, universel et tout-puissant d'autre part. Eh bien ! la seule réaction possible de ce Dieu en présence d'un tel état de choses, c'est le jugement, manifestation par excellence d'un Dieu juste et puissant pour faire respecter ses exigences morales. Sur ce point Amos a une certitude inébranlable, absolue. Cette certitude ne résulte pas avant tout de calculs avisés et de considérations politiques. Sans doute la situation sociale exigeait alors un changement ; sans doute certains mouvements de peuples faisaient prévoir une ère d'instabilité politique. Ces facteurs extérieurs peuvent avoir servi, une fois la persuasion intime acquise, à confirmer ce qui était déjà une certitude intérieure, mais ils ne l'ont pas créée. La *nécessité* de ce jugement repose sur des raisons intérieures et sur une certitude immédiate. Si la certitude est absolue, c'est parce que l'absolu moral est à sa base. (1)

Cette nécessité du jugement, c'est sous la forme de l'eschatologie qu'Amos la traduit, car l'eschatologie est le théâtre où intervient définitivement le Dieu de la Justice. Aussi Amos prend-il désormais le masque de l'apocalyptique : devant le regard de flamme du voyant sinistre l'avenir s'abîme dans l'incendie, le sang et la mort. L'horreur de cette peinture confère à la péroraison d'Amos une tragique grandeur. C'est le sombre drame de la fin des temps, c'est

(1) Cossmann, *op. cit.*, p. 28.

la condamnation et la mort d'Israël. Comme à l'entrée de l'Enfer du Dante on se prend à répéter ce sépulcral : « Lasciate ogni speranza ! »

L'orage gronde d'abord autour d'Israël (I, I à II, 3) et, l'un après l'autre, les peuples voisins subissent le châtiment de leur mépris des lois élémentaires de la morale humaine. Une effroyable guerre va sévir, et il est probable que, dans la pensée d'Amos, ce sont les Assyriens qui — quoiqu'il ne les nomme pas expressément — seront le fléau de Dieu pour tous ces païens.

À l'ouïe de ces anathèmes contre leurs ennemis, les Israélites tressaillaient de joie mauvaise. N'était-ce pas le rêve qu'eux aussi caressaient et qui faisait partie de leur programme d'avenir plus ou moins stéréotypé ? Mais Amos brûle bien vite cette étape. C'est à Israël qu'il en veut et sur Israël qu'il concentre le feu de la divine colère. Pourquoi la nation coupable est-elle restée si longtemps sans châtiment, c'est ce qu'il n'explique pas. Peut-être aurait-il souscrit à cette remarque philosophique que César jette en passant dans son Commentaire de la guerre des Gaules (1) : « Aux hommes qu'ils veulent punir de leurs crimes, les dieux immortels ont coutume d'accorder pour quelque temps un sort plus propice et une passagère impunité, afin qu'ils souffrent plus grièvement de leur changement de fortune ». Quoi qu'il en soit de ce détail, c'est sur Israël qu'éclate bientôt l'orage au grand jour du jugement.

C'est d'abord une série de cinq visions bizarres mais transparentes et dont chacune surpasse en sévérité la précédente, qui nous révèlent cet aspect de la pensée d'Amos (VII, 1-3 ; VII, 4-6 ; VII, 7, 8 ; VIII, 1, 2 ; IX, 1). Mais tandis que les deux premières se closent par une intervention d'Amos en faveur de son peuple, intervention à laquelle

(1) CÉSAR, *De bello gallico*, l. I, chap. 3 : « Consuesse enim deos immortales, quo gravius homines ex commutatione rerum doleant, quos pro scelere eorum ulcisci velint, his secundiores interdum res et diuturniorem impunitatem concedere ».

Dieu répond favorablement, dans les suivantes la voix humaine de l'intercesseur se tait et on n'ouït plus que la voix menaçante de Dieu. La troisième vision fait pressentir la destruction radicale de la nation ; la quatrième montre que la fin du monde est imminente ; quant à la cinquième, elle décrit déjà le cataclysme : Yahvé est à Béthel où les Israélites sont réunis pour une fête ; soudain Dieu détruit le sanctuaire. C'est le symbole de l'anéantissement de ce peuple dont la religion même ne mérite que mépris et condamnation.

Ces visions ne sont pas des hallucinations mais ont pour cause occasionnelle des perceptions normales, des sensations extérieures qui déclanchent le mécanisme des associations d'idées familières au voyant. Quant à leur cause profonde, elle gît dans ce facteur psychologique sans lequel les perceptions sensibles resteraient infécondes.

Mais, à côté de ces visions, ce sont les discours d'Amos qui donnent essor aux perspectives d'avenir qui hantent sa pensée. Lorsque le prophète considère l'état des esprits relativement à la grande crise qui doit clore ce monde et inaugurer le nouvel éon, il discerne bientôt deux mentalités différentes mais également pernicieuses. Les uns, croyant la crise finale redoutable, la réservent pour l'avenir le plus lointain et vivent dans la plus sereine insouciance (VI, 3). « Après nous le déluge ! » pensent-ils. En réalité une illusion atroce les égare car le Juge est à la porte. Malheur donc à ces sans-souci auxquels l'éloignement du jour de Dieu donne toute liberté de vivre à leur fantaisie, indifférents à toute sanction :

> Ils vont partir en exil, à la tête des déportés,
> Et c'en sera fait de l'orgie de ces efféminés !
>
> (VI, 7)

Mais la majorité des contemporains du prophète avait une autre attitude. Comme ces chrétiens qui, au début de notre ère, vivaient dans l'attente fiévreuse de la parousie, ainsi,

au huitième siècle avant Jésus-Christ, nombre d'Israélites croyaient à une grande révolution dans le domaine de la Nature et de l'Histoire, à une crise qui instaurerait un ordre de choses totalement différent et essentiellement bon. Ce sera le « jour de Yahvé », nouvel-an de l'éon nouveau, retour de l'âge d'or avec son paradis et son existence paradisiaque. Aube lumineuse et bienheureuse où tous les espoirs d'Israël seront réalisés, voilà ce qu'était le « jour de Dieu » pour la plupart des contemporains d'Amos (cp. v, 18-20). Au reste cette nouvelle naissance du monde s'accompagnerait de troubles, les ennemis d'Israël seraient exterminés tandis que les adorateurs de Yahvé atteindraient seuls la gloire promise aux élus du second paradis. Cette proximité du nouvel âge d'or échauffait les esprits, ajoutant à la fausse confiance qui menait déjà la nation à sa ruine.

C'est à cette espérance dont palpitent les cœurs que le visionnaire s'attaque, à ce programme aux prétentions si patriotiques qu'il objecte, à ce mouvement en apparence si religieux qu'il résiste. Conflit digne des plus grands réformateurs : la foule tendue vers ce futur gros de bonheur et soucieuse, croit-elle, des droits et de la gloire de son Dieu ! et, face à cette multitude, un homme seul, antipatriote et comtempteur de la religion, semble-t-il, prophète cependant dont la voix dénonce cette course à la mort :

Malheur à vous qni appelez de vos vœux le jour de Yahvé !
Pourquoi donc désirer le jour de Yahvé ?
Il sera ténèbres et non lumière !
Il en sera comme d'un homme qui fuit devant un lion
Et que rencontre un ours,
Ou qui, regagnant sa demeure, appuie sa main au mur
Et voilà qu'un serpent le mord.
Le jour de Yahvé ne sera-t-il pas ténèbres et non lumière,
Obscur et sans clarté ?
(v , 18-20)

C'est comme le cri d'une poitrine trop longtemps comprimée. Il en a assez du « tout va bien » et « tout ira bien »

de leur optimisme ; il a mis à nu la vanité de leur piété et, avec une inexorable logique, il déduit les conclusions même les plus radicales : c'est Charybde et Scylla, tout va mal et par conséquent tout ira mal ! Deux mentalités s'affrontent ainsi : l'eschatologie populaire, matérialiste et proprement areligieuse, et l'eschatologie prophétique pour qui morale et religion sont indissolublement unies et pour qui Israël aussi doit mourir parce qu'Israël aussi a péché. Ici de nouveau la conception essentiellement morale de Dieu est le pivot de la pensée d'Amos. C'est au nom de ce principe qu'il a condamné le culte des Israélites et, d'une manière générale, toute leur piété ; au nom de ce principe qu'il a volatilisé leur prétention d'être au bénéfice d'une élection divine inconditionnelle ; et c'est en son nom encore qu'il rejette à présent les conclusions de leur eschatologie dont il change de fond en comble la perspective. Impitoyable logicien, Amos est l'homme de l'unité absolue. Nature virile s'il en fut, il pratique l'obéissance sans retours et le zèle sans faiblesse. Ame forte, ironique, autoritaire, il ignore ces mouvements du sentiment où le cœur s'attendrit et hésite. Il n'eût pas compris le « Tantæne animis caelestibus irae ? » de Virgile (1). Il est le champion sans peur et sans reproche de la Justice et, dans sa pensée si loyale, quiconque manque à la Justice doit périr par la Justice.

« Le jour de Dieu sera ténèbres et non lumière ! » C'est la sentence de condamnation de ce peuple frivole et injuste qui n'adore Dieu que des lèvres. Ce qu'Amos annonce donc à son peuple, c'est son anéantissement au jour de Dieu. Le prophétisme a approfondi moralement cette vieille eschatologie matérialiste où l'âge d'or est pour Israël tandis que les autres nations sont exterminées, il a gardé le schéma de la crise finale, mais un principe moral domine désormais la marche des derniers temps : Israël aussi bien que les païens passera en jugement. Or, comme Israël ne vaut moralement

(1) VIRGILE, *Enéide*, I, 11.

pas mieux que les païens, Amos les réserve les uns et les autres pour la catastrophe (III, 11, 12 ; III, 13-15 ; IV, 2, 3 ; V, 2, 3, 11, 16 ; VI, 8-11 ; VIII, 9, 10).

Avec sa verve amère et tragique, le protagoniste de la Justice entonne donc l'hymne funèbre sur sa nation. Il compare Israël à une adolescente dans la fleur de sa grâce, mais que la mort vient de coucher sur la froide terre. Cette complainte que l'Oriental chante sur ses morts, c'est sur son propre peuple qu'Amos l'entonne ; plus d'hymne à la gloire de la patrie, mais un thrène lugubre sur le cadavre d'Israël :

Elle est tombée, elle ne se relèvera plus,
La vierge israélite !
Elle gît sur sa terre natale
Sans personne pour la relever !
La cité qui mettait en ligne mille hommes
N'en a plus que cent ;
Et celle qui en mettait cent en ligne,
N'en conservera que dix !
(V, 2, 3)

Ces orgueilleux qui se croient l'élite des nations, le peuple élu du ciel, le prophète les ramène brutalement au sentiment de leur faiblesse en les comparant aux plus chétives principautés d'alors et en leur déclarant que leur prospérité sera aussi fragile et éphémère que celle de ces minuscules états :

Passez à Calné et voyez !
Allez de là à Hamath la Grande,
Descendez à Gath des Philistins !
Valez-vous mieux que ces royaumes ?
(VI, 2)

Le premier des peuples deviendra le dernier ; en ce jour-là le deuil règnera partout en Palestine car le sirocco (VIII, 13, 14) et la famine (VIII, 11, 12) et la peste (V, 16, 17) et la guerre (III, 11 ; V, 27 ; VI, 14) et des phénomènes terrifiants dans le ciel (VIII, 9) auront réduit à rien ce qui était jadis une nation prospère. Son idéal ascétique bafoué dans

le présent, Amos le transporte dans l'avenir mais le transforme du même coup en une plaie à laquelle tous succomberont, même les vierges gracieuses, même les jeunes hommes brillants de force (VIII, 9-14) (1).

C'est la fin d'Israël comme nation et quelques images grandioses illustrent ce caractère inéluctable du jugement. Parcourant d'un regard l'Univers entier, le voyant en fouille les retraites les plus inaccessibles. Maître suprême de la Nature, le Dieu d'Amos règne en tous lieux et ses jugements contre Israël s'exercent partout (IX, 2-4). Quand les Erinnyes vengeresses t'atteindront, où donc te cacher, homme angoissé ? Aux Enfers, au-dessous de l'Océan, au séjour des morts ouaté d'ombre et de silence ? Mais là même le Dieu de la Justice saisira le fuyard ! Ou bien — et l'imagination du poète se porte d'un bond à l'autre extrémité du monde — grimperas-tu au plus haut des cieux ? Là aussi le Dieu de la Justice règne, il te précipitera dans l'abîme. Talonné par l'épouvante, te glisseras-tu sur l'Alpe inaccessible, sur ce Carmel broussailleux et percé de grottes ? Quelle plus sûre retraite que cette montagne sacrée, terre d'asile aux ombrages touffus ? L'œil du Dieu de la Justice t'y viendra cependant chercher. Et si, tentant le saut du désespéré, tu te laisses choir au fond de la mer où nul homme n'a jamais pénétré, le Dieu de la Justice t'y rencontrera de nouveau. Jusque dans ces eaux profondes il a des serviteurs comme ce Serpent de Mer, monstre mythique qui hantait les imaginations orientales. (2) C'est lui, le cruel Léviathan dompté jadis par Dieu même, qui mordra dans l'ombre épaisse l'Israélite assez hardi pour troubler son repos.

Enfin le prophète abat la dernière illusion des condamnés, celle de croire qu'ils auront au moins la vie sauve quand l'ennemi les emmènera en captivité : qu'ils se détrompent !

(1) Supprimez comme éléments adventices le verset 11[b] et, au verset 12, les mots « pour chercher la parole de Yahvé ».

(2) ALF. LOISY, *Le monstre Rahab et l'histoire biblique de la création* (Journal asiatique, juillet 1898).

Ici aussi le Dieu de la Justice donnera l'ordre du massacre et l'épée de l'ange exterminateur (1) les frappera impitoyablement.

Et Dieu termine par cette sentence terrible : « Je fixerai mes yeux sur eux pour le mal et non pour le bien ! » (IX, 4). Tel un bourreau sans entrailles qui ne respire que sang et soupirs, Dieu va exterminer le peuple de sa dilection : c'est qu'il est le Saint, le Dieu de la Justice et, parce qu'il est saint et juste, Israël qui a péché doit disparaître.

La nation israélite n'a que la propre-justice et non la Justice : qu'est-ce donc qui la préserverait du châtiment ? Serait-ce le fait d'avoir été jadis choisie par Dieu comme instrument préféré de sa volonté ? Mais non, le prophète dénie à son peuple toute prérogative quelconque. Abstraction faite d'un appendice optimiste et inauthentique (IX, 8-15) (2), le recueil d'Amos se clôt en effet par une significative et émouvante parole. C'est l'Eternel qui parle et, solennellement, il déclare à ceux qui vont mourir :

N'êtes-vous pas pour moi, ô Israélites
Sur le même rang que des nègres ? dit Yahvé,
Si j'ai fait monter Israël d'Egypte,
N'ai-je pas fait monter les Philistins de Crète et les Araméens de Qir !
(IX, 7)

Qu'est-ce à dire ? sinon qu'aux yeux du Dieu d'Amos toutes les nations se valent en soi ; s'il brise l'une d'elles parce qu'elle ne répond plus au but auquel il la destinait, libre à lui d'en choisir une autre. Des Couchites, de vils

(1) Sic HALÉVY, *ad. loc.*

(2) L'inauthenticité de la fin du livre me paraît un point acquis de l'exégèse moderne ; cp. surtout la discussion à la fois si fine et serrée de MARTI, *Commentar, ad. loc.* Il y a surtout une impossibilité *littéraire* à admettre l'authenticité de ce morceau. Cp. aussi CORNILL, *Zur Einleitung in das Alte Testament* (1912), p. 79-87. L'authenticité est encore défendue par SELLIN, *Einleitung in das Alte Testament* (1910), p. 92, 93 et *Zur Einleitung in das Alte Testament*, (1912), p. 65-68. Mais Sellin n'a pas réfuté l'objection tirée du fait que les versets 8-15 visent manifestement à corriger les assertions précédentes du prophète, ce que Marti a très bien mis en lumière.

nègres perdus au bout de la terre sont sur le même rang que le peuple élu. Pour le Dieu universel des prophètes tous les hommes se valent déjà ; ce n'est plus le bon vieux dieu d'une race élue, c'est le Dieu de l'humanité. A-t-il choisi Israël, c'est dans son bon plaisir et non qu'Israël fût meilleur que les autres peuples. Sans doute, du moment qu'une tâche spéciale est confiée par Dieu à Israël, celui-ci devient en un sens plus spécial le peuple de Yahvé (cp. II, 10-11 ; III, 2 ; VII, 15 ; VIII, 2) ; mais c'est là quelque chose de tout relatif. En soi les autres nations ne valent pas moins qu'Israël et Dieu s'est occupé d'elles aussi. Il a accordé des délivrances providentielles à d'autres peuples, aux Philistins et aux Araméens par exemple. Or c'est précisément cette égalité de tous les hommes devant la divinité qui permet à celle-ci d'anéantir Israël : d'autres peuples ne sont-ils pas à la disposition de Dieu et dont il pourra se servir pour réaliser ses desseins ?

Cette ultime parole d'Amos fait plus que nulle autre sentir que le conflit entre le Dieu moral du prophète et celui de ses contemporains s'affirme jusqu'à ses dernières conséquences. Le privilège national d'Israël est illusoire, Dieu peut réaliser son plan au moyen de tels hommes qu'il lui convient. Si triste que soit ce verdict pour l'avenir d'Israël, il est au contraire gros de certitude et d'espérance pour l'avenir de la cause de Dieu. (1) Les instruments de Dieu peuvent se briser, le Dieu de la Justice est juste et puissant pour en trouver d'autres. Sublime triomphe du monothéisme moral et universaliste d'Amos : les hommes passent, mais le Dieu de la Justice demeure et les promesses d'avenir sont en lui seul.

Il y aurait quelque pédanterie à souligner l'actualité de la pensée du prophète Amos. Au cliché représentant le Dieu de l'Ancien Testament comme le prototype du Dieu national et guerrier qui protège ses enfants par tous les moyens,

(1) Cp. MARTI, *Commentar, ad. loc.*

avouables ou non, à ce cliché il est bon d'opposer la nue réalité. Sans doute la religion d'Israël a connu ce vieux dieu de la Force et des Armées, mais quelle conception infiniment plus haute se sont faite de la divinité des hommes comme les prophètes ! L'Ancien Testament connaît lui aussi le Dieu moral, garant du Droit et de la Justice et Amos est un des plus intrépides hérauts qu'il ait envoyés à l'humanité.

Une expérience religieuse et morale tout ensemble est à la base de l'activité et de la prédication d'Amos. Un jour il a rencontré dans sa conscience une volonté supérieure et identique au Bien qui se révélait à lui avant tout comme le Dieu de la Justice. Son attitude résulte de ce contact avec le monde où l'on pénètre par la religion et démontre par les faits l'efficace de cette dernière. Historiquement nous devons reconnaître que ce puissant héraut de la Justice éternelle a trouvé dans une expérience religieuse et morale le secret de son originalité, de sa force, et que c'est grâce à elle qu'il a bien mérité de l'humanité. En sa personne l'Antiquité proclame au monde moderne que la Justice est souveraine, l'Orient rappelle à l'Occident que ceux-là succombent infailliblement qui méprisent le Droit, car la Justice est divine et prévaudra.

Il eut une foi vivante, le berger Amos, c'est pourquoi il est sacré grand prophète. Il eut une conviction sincère et profonde et, avec une inflexible logique qui n'est qu'une autre forme de sa fidélité morale, il n'a pas craint d'immoler son repos, sa popularité, son peuple même et tous les espoirs d'Israël à cette conviction. Il s'est dégagé des entraves du particularisme antique et du nationalisme religieux et s'est haussé jusqu'à la religion en esprit et en vérité où tous les hommes sont égaux devant Dieu. Semblable à l'un de ces prophètes hâves et décharnés qu'a sculptés Donatello, prophètes aux traits tourmentés, au corps rongé par l'ascèse, mais dont le regard flambe d'une sainte et divine passion, il a tout sacrifié aux exigences d'airain de la Justice immortelle. Aussi se dresse-t-il finalement au milieu d'un monde en ruines.

Etouffant tout mouvement de son âme, il a proclamé envers et contre tous l'auguste mais terrible majesté du Dieu de Justice. Et sa grandeur, il a dû en payer la rançon sanglante en contemplant Israël consumé par cette majesté et en jetant au peuple dont il était le fils l'hymne fatal qui sonne comme un glas :

Dies irae, dies illa,
Solvet saeclum in favilla !

L'Evangile lui répond :

Heureux ceux qui ont faim et soif de la Justice,
Car ils seront rassasiés !

PAUL HUMBERT.